

Editorial

Numeracy

Voici une situation embarrassante qui m'arrive souvent : un terme me vient naturellement à l'esprit en anglais (ou, plus rarement, en occitan) et je pédale désespérément pour essayer de le traduire en français. En l'occurrence, *numeracy*, calqué sur *literacy*. Ce dernier désigne l'état de ceux qui ne sont pas illettrés, c'est-à-dire qui sont capables non seulement de déchiffrer les textes écrits, mais encore de les comprendre et de les exploiter. Le premier, forgé par analogie, remplace la capacité à lire par celle à calculer, à utiliser le nombre et la mesure.

Comme vous le savez, j'aime toujours¹ parler de science en SF, et plus particulièrement de mathématiques — seule science que je comprenne un peu. J'aurai peut-être même bientôt l'occasion de le faire dans le cadre de mon boulot, on verra bien si je suis à la hauteur des espoirs du collègue littéraire, découvrant la SF avec l'esprit ouvert, qui m'a ramené dans ses filets en même temps que le gratin de la SF toulousaine. A tout le moins, je retrouverai les copains !

Parler de science au profane peut l'effrayer. La période que nous vivons, souvent décrite comme relevant d'une science-fiction dont nous aurions pu nous passer, a donné l'occasion à la population mondiale de se coller le nez sur un foisonnement inédit de tableaux de chiffres. A comprendre la différence entre les chiffres cumulés et les variations journalières. A réfléchir à la différence entre les graphes en échelle linéaire et en échelle logarithmique (même si l'adjectif « exponentiel » a été ignoblement galvaudé). Chacun s'est demandé

comment aplatir la courbe, voire comment faire varier un coefficient-clé dans une équation différentielle logistique, le r-zéro.

Voire le monde à travers des chiffres est à la fois dangereux, parce qu'on oublie facilement qu'il y a autre chose, et nécessaire si on veut avoir une action précise et prévisible sur ledit monde. Il faut donc se réjouir de ce gain accéléré de culture numérique (*numérique* : qui a trait aux nombres) dans la population mondiale. Comme bien des progrès accélérés, hélas, il a lieu dans la douleur. Et nous pousse à lire plus encore de livres électroniques, ce que nous fîmes, mais sans plaisir particulier.

Un mot sur ce numéro de KWS

Nous lûmes, donc. Et surtout, d'autres lurent. Ce qui permet à ce numéro de sortir plus tôt que vous ne l'auriez espéré, au vu de la paresse du responsable de la publication. Souhaitons donc la bienvenue à deux nouvelles signatures dans nos pages, que l'on espère revoir régulièrement : Claire Garand et Rémy Boy. La première a déjà publié un roman (en français), chroniqué dans ce numéro ; le deuxième anime un site en occitan consacré aux genres de l'imaginaire, *diunegre.com*, et a à son actif un certain nombre de nouvelles en gascon (la dernière en date, je pense, vient de paraître dans *País Gascons*).

—Pascal J. Thomas

1. Sans exclusive, s'entend. J'aime beaucoup de choses.

Science-Fiction & Fantastique

Michael BLUMLEIN
Thoreau's Microscope

PM Press, «Outspoken Authors»
 n° 21, juillet 2018, 128 p., xx €

[langue : anglais]

Nous avons découvert Michael Blumlein à la fin des années 1980 avec *The Movement of Mountains*. Médecin et auteur san-franciscain, il n'avait pu passer à côté de l'épidémie rétrovirale de son époque, mais nous rappelait que pour peu qu'elles aient des souches résistantes, les bactéries se montrent aussi redoutables que les virus.

Blumlein a poursuivi au cours des années l'élaboration d'une œuvre aussi diverse que peu diserte. C'est un plaisir que de revenir y jeter un coup d'œil par le biais de la collection « Outspoken Authors » — dont nous avons déjà parlé à propos de Rudy Rucker. Cette fois-ci, le recueil nous propose trois nouvelles tirées des pages de *Fantasy & Science Fiction*, une parue dans *New Scientist*, le texte éponyme (qu'on ne retrouve que dans l'anthologie *Naming Mt. Thoreau*), et comme toujours un entretien approfondi et inédit, mené par Terry Bisson.

« Thoreau's Microscope » est un essai autobiographique. Point de départ : la fascination pour Henry David Thoreau, philosophe de la sobriété et référence américaine pour le retour à la terre avec *Walden*, écrit au milieu du 19e siècle. Qu'un groupe d'écrivains californiens aux penchants plutôt écologistes (parmi lesquels Carter Scholz, Gary Snyder ou Kim Stanley Robinson) ait décidé qu'il méritait une montagne à son nom, souhait toujours non exaucé, rien de bien surprenant. Plus notable, ils ont entrepris ensemble l'ascension d'un sommet encore anonyme des Sierras californiennes pour procéder à leur propre cérémonie de baptême, et il est remarquable que Blum-

lein s'y soit joint, lui qui était en rémission d'un cancer qui lui avait valu l'ablation de deux de ses lobes pulmonaires. Les pages les plus impressionnantes sont celles où il décrit son passage du statut de médecin à celui de patient, et comment le microscope — nous y venons — lui permet de se placer à distance de son propre corps. L'épilogue du texte n'est pas heureux : le cancer revient. Et un peu plus d'an après la parution de ce recueil, en octobre 2019, son auteur a fini par y succomber.

Au-delà de l'autobiographie poignante, un fil court le long du recueil : la présence du corps physique. De l'humain de chair. « Y(ou)r Q(ua)ntifi(e)d S(el)f » est à mi-chemin entre nouvelle de SF et article de vulgarisation sur la vie connectée contemporaine : notre vie entière est réduite à des paramètres dûment enregistrés. Peu de surprise par rapport à la vie quotidienne, finalement, et texte le moins marquant du volume.

Le corps est plus marquant, et plus ambigu, dans la nouvelle qui ouvre le recueil, « Paul and Me ». Paul, c'est Paul Bunyan, légende du 20e siècle américain, un bûcheron géant à qui la littérature enfantine attribua toutes sortes d'exploits. Le narrateur le rencontre, dans les forêts reculées de l'Etat de Washington, le quitte, le retrouve, au gré des secousses de sa vie. Né de parents humains de taille normale, Paul a grandi pour devenir un être complètement différent d'eux : il mesure dix mètres de haut. Et est homosexuel. On sent pointer la métaphore. Le narrateur, hétéro, devient néanmoins — un temps — l'amant de Paul. Je ne peux m'empêcher de tracer un parallèle avec l'interview en fin de volume, dans laquelle Blumlein parle de sa pratique, occasionnelle mais soutenue, du travestissement, qui ne l'empêche pas d'être hétérosexuel. Sans rien savoir de la vie de son auteur, le texte transmet une atmosphère unique, surprenante et mélancolique.

« Fidelity », qui ne présente pas d'élément spéculatif, plonge dans les vies d'un homme et d'une femme, et dans l'idylle qu'ils pourraient avoir. Surprenant

aussi, illuminé par un humour décalé, le texte vaut plus par sa forme mosaïque que par son contenu apparent. Il y a beaucoup de virtuosité formelle dans « Know How, Can Do », dernière fiction du volume. Dans cette longue nouvelle, un nématode a été greffé sur un cerveau humain, et s'éveille à la conscience et surtout à la parole dans le laboratoire où il a été créé. Son humanité verbale, qui progresse au fur et à mesure de ses nouvelles connexions neuronales, est assortie d'un amusant patriotisme d'invertébré. Il tombe bien entendu amoureux de la scientifique qui l'étudie, par une de ces littéralisations qui caractérisent la SF. Si l'arc narratif du texte peut rappeler celui de *Des Fleurs pour Algernon*, sa forme est inhabituelle en SF, quasiment oulipienne : l'éveil verbal de notre ver s'exprime par le jeu des voyelles qu'il est capable d'utiliser. Réduit de prime abord à *a* et *y*, il s'enrichit du *i*, puis du *o* et enfin des *e* et *u*. Ce qui nous vaut ce triomphant jeu de mots : « I have my ease (I got them yesterday), and miracle of miracles, I have my ewes, too. You, I mean. My u's. »²

Cet échantillon de diversité et d'originalité ne peut que nous inciter à plonger plus profond dans l'œuvre du docteur Blumlein. Trop courte, hélas.

—Pascal J. Thomas

Thriller

Maxime CHATTAM

Un(e)secte

Albin Michel, octobre 2019,
480 p., 22,90 €

[langue : français]

À Los Angeles, l'inspecteur Atticus Gore du LAPD enquête sur une mort plus qu'étrange. En effet, le corps de la victime,

découvert dans un zoo abandonné, n'a plus que la peau sur les os, au sens propre, au milieu d'une mare de sang frais et de dizaines d'insectes écrasés. À New York, la détective privée Kat Kordell est à la recherche de Lena Fowlings, une jeune femme à la limite de la marginalité qui s'intéresse aux arts occultes. Deux affaires qui n'ont apparemment aucun lien entre elles et pourtant...

Avec *Un(e)secte*, Maxime Chattam semble jouer la carte du roman catastrophe avec une succession de crimes dont les coupables les plus évidents ont l'air d'être des hordes d'insectes et autres petites bestioles meurtrières. Araignées, scolopendres, scarabées, coléoptères... paraissent ainsi faire une étrange alliance pour tuer, de manière fort ciblée, un comptable, un journaliste d'investigation et un entomologiste. Les morts sont d'autant plus affreuses, et Maxime Chattam prend bien soin de les décrire avec moult détails, qu'elles se révèlent, au premier abord, inexplicables aux yeux des deux enquêteurs, l'un dans la mégapole de la côte ouest et l'autre dans la ville qui ne dort jamais de la côte est.

En véritable professionnel du *page-turner*, Maxime Chattam impose le rythme de lecture de son roman en utilisant des techniques bien rodées. Il alterne ainsi les chapitres et les narrateurs pour empêcher son lecteur préféré de s'ennuyer. Cependant, il n'hésite pas à déroger à cette succession mécanique en offrant parfois deux ou trois chapitres à Atticus, puis à Kat, afin de construire et d'installer ses deux personnages centraux. Mais, lorsque l'action est au plus fort, il joue alors la carte de l'alternance totale, créant un suspense et une attente qui obligent le lecteur à tourner au plus vite les pages de ce *thriller* qui l'entraîne au cœur du mystère et à la frontière de l'anticipation scientifique. La narration utilise à plein les deux héros séparés par des milliers de kilomètres et dont les investigations, après avoir mis de côté la théorie d'une attaque concertée et initiée par la population mondiale d'insectes,

2. Page 119 de mon édition électronique, qui en compte 164 en tout.

pointent finalement vers le même suspect qui prend tout d'abord la forme d'une secte préparant l'inévitable fin du monde. Insectes et sectes permettent ainsi d'explicitier totalement le titre valise du roman, *Un(e)secte*.

Si, en lisant la quatrième de couverture de ce livre, on peut s'attendre à découvrir un *thriller* mettant en scène une invasion par des insectes animés par une intelligence globale, Maxime Chattam parvient à surprendre son lecteur en multipliant les fausses pistes jusqu'à la rencontre des deux enquêteurs et la révélation finale. *Un(e)secte* n'est peut-être pas le plus surprenant des romans de Chattam, mais il reste une lecture d'autant plus agréable que les personnages d'Atticus Gore et de Kat Kordell sont solidement campés et qu'on a envie de les retrouver dans de nouvelles aventures.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Ted CHIANG
Exhalation

Picador, 2019, 354 p., £ 13.99

Première édition : Alfred A. Knopf,
New York, 2019

[langue : anglais]

Ce n'est que le deuxième, mais chaque recueil de Ted Chiang est un événement dans le monde de la SF. Ses idées, toujours distillées en nouvelles (ou longs récits), ont autant de pouvoir détonnant que celles de Greg Egan, concentrées sur un corpus bien plus ramassé. A chaque texte ou presque, on s'attend à des concepts qui pourraient retourner les attentes du lecteur. Si on ajoute que deux des neuf textes du présent volume sont des inédits, il y a de quoi se plonger dans l'ouvrage avec trépidation.

Trépidons donc.

A première vue, Chiang est un Asimov d'aujourd'hui : son écriture privilégie le dialogue et l'exposition épurée, et se perd rarement dans la poésie ou la description gratuite. Quand il se permet des effets de style, comme dans « The Merchant and the Alchemist's Gate », subtil pastiche des *Mille et une nuits*, ce n'est qu'une façon de camper son personnage et son contexte. On se rend vite compte que Chiang a porté à un niveau supérieur sa maîtrise de la ligne claire de l'écriture, et la manie bien plus subtilement, avec des objectifs plus froids — pas de trace chez lui de ces blagues de potache dans lesquelles se complaisait le Bon Docteur, et si humour il y a, il sera toujours implicite et amer. Je pense ainsi à « The Great Silence », variation sur le Paradoxe de Fermi rejouée par les perroquets qui vivent aux alentours de l'observatoire d'Arecibo à Porto Rico. Les humains sont pour eux des dieux muets et cruels.

La science-fiction s'occupe souvent de définir l'humain en redessinant ses frontières au sein de l'inhumain, animal ou mécanique. Chiang ne fait pas exception, et met l'accent sur l'émergence de la conscience au travers de l'éducation. Cela peut prendre un aspect caricatural, dans un texte que l'on peut qualifier de *steampunk*, « Dacey's Patent Automatic Nanny » (publié à l'origine en 2011), qui relate les heurts et malheurs d'un scientifique post-victorien qui voulut faire élever son rejeton par une machine. Je ne peux m'empêcher d'y voir un regard acerbe sur nos contemporains qui sont accros aux écrans. L'éducation, ou plus précisément le rapport parents-enfants, est aussi un thème majeur de « The Truth of Fact, the Truth of Feeling » (publié à l'origine en 2013), où sont mis en parallèle l'introduction de l'écriture dans une tribu africaine au début du 20e siècle et l'introduction de l'enregistrement vidéo intégral et indexé de la vie de chacun, dans un futur proche. Dans les deux cas, l'effet sur la mémoire, individuelle et collective, est dévastateur. Et sur cette mémoire — fautive mais créatrice — sont

construits les rapports entre générations. Je suis ressorti du texte secoué.

L'impact émotionnel le plus profond du recueil est sans doute apporté par « *The Lifecycle of Software Objects* », qui est en fait un court roman, publié à l'origine sous forme de livre par Subterranean Press en 2010, la même année que *Zendegi*, de Greg Egan, roman avec lequel il partage nombre de thèmes et de préoccupations. Ici encore, il s'agit d'éducation, de machines, et d'un lien analogue à celui qui se forme entre parent et enfant. Dans la *novella* de Chiang, Ana Alvarado est une ancienne soigneuse de zoo, embauchée par une compagnie de logiciels pour aider au développements de *digients* qui sont des sortes d'animaux virtuels doués de la parole, capables d'apprendre et de se développer à partir d'un point de départ minimal. Fatalement, ils finissent par apprendre beaucoup plus qu'on ne le croirait, et se comporter, au contact des humains, comme des enfants. Et quand les clients ne s'intéressent plus à leurs familiers devenus trop rétifs, quand la compagnie qui assurait leur maintenance fait faillite, se pose la question du maintien de ces vies virtuelles, devenues un réel enjeu affectif pour Ana (et d'autres). Dans *Zendegi*, la situation est inverse, et plus solitaire : un développeur informatique atteint d'un cancer tente de créer une émulation de sa propre personnalité qui assure après son décès l'éducation de son fils. Mais au travers des discussions sur les difficultés des simulations informatiques, qui laissent finalement moins d'impression de rébarbative technicité chez Chiang que chez Egan, surgissent les mêmes questions sur le façonnement de la personnalité et sur les liens émotionnels, inséparables de l'apprentissage. Avec chez Chiang une conclusion aussi pessimiste que vraisemblable : « experience isn't merely the best teacher; it's the only teacher (...); experience is algorithmically incompressible » (p. 163). Le texte a reçu un prix Hugo bien mérité, dans la catégorie *novella* en 2011.

Même si chaque nouvelle de Chiang est une expérience nouvelle et surprenante, des thèmes communs irriguent le reste des textes du recueil — je dirais surtout le libre arbitre et la transcendance. Il peut s'agir de brèves expériences de pensée, comme « *What's Expected of Us* » (paru dans *Nature* en 2005), qui décrit les effets sur la société d'un gadget prouvant l'inexorabilité du futur. Ou du jeu très complexe d'un personnage avec des versions futures ou passées de lui-même, dans « *The Merchant and the Alchemist's Gate* » (paru à l'origine dans *Fantasy & Science Fiction* en 2007).

Mais le libre arbitre, et les caprices du sort, sont le sujet principal d'un long récit (environ 70 pages dans cette édition), publié pour la première fois dans ce recueil, et qui en est un des sommets : « *Anxiety Is the Dizziness of Freedom* ». Un nouvel objet technologique fait fureur dans la société, le *prism* — cela ressemble à un ordinateur personnel, mais fondé sur la physique quantique. Dès qu'on en allume un, on déclenche une division du temps en deux univers parallèles, qui peuvent communiquer grâce à l'imbrication des deux versions de la machine existant dans les deux lignes temporelles. On peut ainsi, pendant un temps limité, dialoguer avec une autre version de soi, si elle est restée propriétaire de la machine correspondante dans l'autre univers. Et, avec un peu de chance — un mot désormais chargé d'un sens nouveau — découvrir les conséquences des choix différents opérés par son double. Mais les machines n'ont qu'une durée de vie utile limitée, et les univers voisins ne sont pas tous intéressants, ce qui donne naissance à tout un commerce, pas toujours honnête. Au-delà d'une intrigue astucieuse qui frise le roman noir, Chiang ouvre des perspectives sur toute une société devenue obsédée par les opportunités perdues, au point que se forment des groupes de soutien, façon Alcooliques Anonymes, pour guérir l'addiction aux *prisms*.

L'obsession du destin ultime, et la quête des origines, relèvent souvent des religions, et Chiang n'a pas craint par le passé de s'aventurer sur le terrain du blasphème spéculatif. La nouvelle qui donne son titre au recueil (parue à l'origine en 2008) se place dans la grande famille des récits de SF qui donnent à comprendre notre univers au travers d'un modèle imaginaire simplifié : ici l'entropie est remplacée par la pression atmosphérique, sans cesse diminuée. Et c'est, si j'ose l'expression, un modèle du genre !

Enfin « Omphalos », deuxième inédit du volume, présente lui aussi un monde aux règles différentes du nôtre, mais qui lui ressemble parfaitement, à quelques détails près, comme le nom de la ville de Chicagou. La nouvelle est originale dans sa présentation, écrite sous forme d'une succession de prières et de correspondances d'une archéologue dévote — produisant un éblouissant contraste entre sa forme et son propos. Car dans ce monde, la Création est prouvée scientifiquement par d'innombrables fossiles qui démontrent que le monde a 8 000 ans d'âge. Il y a d'autres différences, comme le fait que la théorie de l'éther a été validée expérimentalement. Autrement dit, un monde conforme aux vues des créationnistes serait radicalement différent du monde physique que nous connaissons. On pense aux fantaisies religieuses d'Arthur C. Clarke (« L'Étoile »), ou à celles plus profondes de James Blish (*Un Cas de conscience*), mais le propos de Chiang est plus amer, une réduction à l'absurde des thèses des fondamentalistes qui est aussi cruelle que sa version humoristique, le culte du Great Spaghetti Monster³. Dans le monde d'« Omphalos », les scientifiques travaillent comme les nôtres, mais main dans la main avec l'Eglise, pour confirmer par des preuves l'action de Dieu. Mais une autre découverte pourrait remettre en cause la centralité de l'humanité.

Bref, la transcendance, comme le libre arbitre, a du plomb dans l'aile, et les textes de Chiang recèlent toujours un piège de plus. Il confirme dans ce recueil son statut de maître de la SF conceptuelle.

—Pascal J. Thomas

Thriller

Robin COOK
Pandémie
(Pandemic)

Albin Michel, novembre 2019,
528 p., 22,90 €

[langue : français]

Jack Stapleton, médecin légiste de l'Institut médico-légal de New York, s'occupe d'un cas inquiétant. Une jeune femme apparemment en pleine santé s'est brutalement effondrée dans une rame du métro. Emmenée d'urgence à l'hôpital le plus proche, elle meurt sans que les ambulanciers et les urgentistes n'aient rien pu faire pour la sauver. La voici donc sur la table d'autopsie du docteur Stapleton. Suspectant immédiatement une épidémie digne de la grippe espagnole de 1918, le légiste va de surprise en surprise lors de l'examen de la mystérieuse défunte. Certains indices laissent penser à un virus meurtrier, mais les analyses complémentaires ne permettent pas d'en trouver la moindre trace. De plus, la victime a récemment subi une greffe cardiaque et ne semblait pas avoir de traitement antirejet. Stapleton doit au plus vite identifier la défunte et empêcher une pandémie mortelle.

Lorsque la réalité dépasse la fiction, on se dit que tout est possible. Pas de vaccin, ni de médicament miracle dans ce roman de Robin Cook, l'incontestable spécialiste du thriller médical, mais un enquêteur qui suit une piste jusqu'au bout, malgré toutes les contrariétés, tous les aléas et tous les

3. Ou Mouvement Pastafarien, cf. https://en.wikipedia.org/wiki/Flying_Spaghetti_Monster

obstacles qui se dressent devant lui. Pas de réelle pandémie non plus, mais plutôt un risque que le très aventureux docteur Stapleton fait tout son possible pour réduire à sa plus simple expression en enquêtant, en solo, jusqu'à l'origine volontaire de la maladie. Obstiné et pugnace, le praticien se heurte à une administration difficile à convaincre, des représentants du CDC sûrs de leurs conclusions et de bien mystérieux Chinois dans de grosses voitures noires.

Mais, au-delà d'une pandémie virale, le roman de Robin Cook s'attaque en réalité aux dérives possibles que les dernières découvertes en matière de génie génétique peuvent entraîner. Des avancées qui, si elles ne sont pas soumises à un strict contrôle, peuvent permettre à terme de « faire pousser » des organes humains sur des supports animaux vivants. Ici, ce sont des cœurs humains parfaitement compatibles avec le malade à soigner, que l'on implante sur des cochons pour les faire croître et développer jusqu'à la greffe salvatrice. Ces expériences dignes d'apprentis sorciers de la génétique, avec un sabotage à la clé, entraînent les contaminations mortelles des patients et de leurs proches qui alertent notre médecin légiste new-yorkais.

L'un des intérêts de ce roman est de mettre en évidence les difficultés d'un praticien, tel que le docteur Stapleton, sentant poindre un risque viral, qui se heurte à des lourdeurs administratives, ici personnifiées par sa chère et tendre, devenue sa supérieure hiérarchique.

Malgré le mensonge du titre et le charme de chance qui couvre notre hardi héros, *Pandémie* reste un livre palpitant jouant avec une thématique proche de l'anticipation. À chacun de décider si c'est le bon moment pour le lire ou pas.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Victor DIXEN
Extincta

Editions Robert Laffont,
« collection R », novembre 2019,
608 p., 19,90 €.

[langue : français]

Il ne reste que 255 heures avant l'extinction de l'espèce humaine. Mais cela, Astréa, suante de la cité de Viridienne, ne le sait pas et, surtout, ne le comprendrait pas. En effet, sa vie de suante se limite aux champs d'algues qu'elle doit bêcher du matin jusqu'au soir avant de pouvoir prendre un court repos dans la mesure qu'elle partage avec son frère aîné Palémon, suant comme elle, et son père Patel qui meurt lentement mais sûrement d'une fièvre noire. Astréa espère pourtant échapper à ce sort qui attend tous les suants, en devenant pleurante du culte de Terra.

À l'autre bout de la cité et de la hiérarchie sociale, Océrian est le fils aîné de la dynastie du roi Orcus. Il vit reclus dans le palais royal depuis qu'il a perdu une jambe lors d'un glissement de terrain, alors qu'il n'avait que douze ans. Malgré ce handicap, il fait partie de la caste dominante des Dernières Terres, les Apex aux cheveux mauves et aux capacités régénératives peu communes, et cependant incapables de faire repousser une jambe. Son destin semble donc tout tracé, son père ayant décidé de l'unir à la princesse de Flamboyante, la plus belliqueuse des ultimes cités de ce monde en pleine décomposition. Le compte à rebours de la fin de l'humanité est enclenché et Victor Dixen nous livre le récit de cette agonie à travers la rencontre de deux personnages que tout oppose. C'est ce face-à-face qui fait tout le sel de ce roman sombre par son sujet, l'extinction de l'espèce humaine, et lumineux par la convergence de deux

êtres appartenant aux extrêmes de ce monde d'après.

Roman post-apocalyptique, *Extincta* invite à découvrir un univers complexe et totalement maîtrisé par son créateur, Victor Dixen. On sent que l'auteur a passé du temps à concevoir la géographie de cette Terre d'après, où la quasi-totalité des espèces animales a disparu, victime du réchauffement climatique et de la pollution. Il y a également un travail énorme de réalisé sur les relations sociales dans les dernières villes avec une dichotomie poussée à l'extrême entre un peuple condamné à des tâches aussi dangereuses qu'exténuantes qui assurent sa survie, et une vie dorée pour l'élite. Inconscients de la catastrophe qui va bientôt emporter l'espèce humaine, cette société, sous couvert d'une religion qui met la Terre au centre de tout, continue à exploiter les ultimes ressources d'une planète qui connaît ses derniers soubresauts. Au milieu de ce décor soigneusement conçu, Victor Dixen utilise le stratagème classique, mais toujours efficace, des personnages que tout oppose et que les circonstances vont rapprocher jusqu'à faire naître entre eux un sentiment amoureux. L'auteur fait donc tout naturellement le choix d'une narration alternée entre les deux personnages principaux d'*Extincta* que sont Astréa et Océrian. La méthode fonctionne parfaitement tant que les deux protagonistes sont séparés, mais devient un peu mécanique lorsque le destin et la plume du romancier les réunissent.

Même si *Extincta* est publié dans la Collection R destinée à la jeunesse et aux jeunes adultes, il n'y aura pas de *happy end* à la fin de ce roman. L'espèce humaine est très officiellement éteinte à l'ultime ligne de la dernière page, même si Victor Dixen laisse fort habilement une porte de sortie à certains de ses personnages.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Dominique DOUAY &
Sébastien HAYEZ**

Frantz

Les Moutons Électriques,
« La Bibliothèque Dessinée »,
janvier 2020, 144 p., 15 €

[langue : français]

Ceux qui suivent un tant soit peu les productions littéraires de Dominique Douay et qui ont bien lu ce qui précède ont compris qu'il a récidivé dans le genre livrillustré. Souvenez-vous c'était il y a longtemps : *Les vallées de son corps*, Jacques Brémond éditeur.

Je sais bien qu'on ne dispute/discute des goûts et des couleurs, c'est pourquoi je vais biaiser. Il va de soi que je commence par vous parler des illustrations puisque c'est ce que l'on regarde en premier avant de lire. Et je crois qu'en matière d'illustration on peut discuter, de redondance ou de non-redondance. J'entends par là qu'à défaut de juger, on peut dire si l'illustration dit le texte ou non. En ce sens mon exemple est parfait : page 122 je reconnais la silhouette – en buste – d'un cinéaste bien connu qui prenait un malin plaisir à se glisser dans ses films : le cher Sir Alfred Hitchcock... et page 123 je lis : « J'ai lu quelque part qu'Hitchcock n'aimait pas faire tourner les actrices brunes parce que, disait-il, elles portent leur sexe sur la figure, insistai-je. ». Voilà ce que j'appelle une redondance : l'auteur parle de Hitchcock, l'illustrateur nous le montre et emprisonne notre imagination. Peut-être voulez-vous un contre exemple. Je vous propose les couvertures d'Aurélien Police pour la collection « Une Heure Lumière » des éditions du Béalial'. Leur style me fait penser à du Verlaine (*Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre*) : on y reconnaît sans le reconnaître ce que le texte nous donnera à lire...

Il y a dans *Frantz* d'autres illustrations, dont beaucoup à tendance géométrique, et pour celles-là je ne peux parler de redondance. Mais je me permettrai de penser qu'elles ont un fort pouvoir d'étouffement de l'imagination, à la différence du texte, qui la réveille. On notera que ce réveil est aidé par la composition du texte sur la page, qui vous demande de manipuler le livre.

Tout comme vous l'avez fait pour lire le texte de présentation en quatrième de couverture : une planète colonisée il y a fort longtemps et sur laquelle on envoie trois repris de justice. Une planète devenue un désert mais où subsiste ce qui attend depuis si longtemps sans mesurer son temps mais avec conscience de ce/ceux qui l'habitent. Un peu comme le romancier qui laisse venir à lui les personnages que le réel lui envoie. On notera que pour intégrer ce qui les attend, ils se mettent nus comme ils étaient en naissant. On notera aussi que le romancier se nourrit du contenu de ces personnages et tente même d'en imiter certains. Je n'ai pas écrit SES personnages mais je pense que j'aurais pu, en oubliant l'imitation.

—Noé Gaillard

Science-Fiction

Arnould GALOPIN
Le Bacille

L'Arbre Vengeur, juin 2011,
224 p., 6 €

[langue : français]

J'aime fréquenter les librairies – de neufs ou d'occasions – on ne s'y ennue jamais et l'on y fait parfois d'agréables rencontres. Ainsi de ce petit livre illustré dont le titre et l'illustration de couverture m'ont tiré l'œil. Un rapide coup d'œil dans *Le rayon SF* de Delmas et Julian

donne 25 francs⁴ de cote au *Bacille...* dans son édition originale de 1928. On notera que l'Arbre Vengeur a publié entre autres *Quinzinzinzi*, *L'Œil du purgatoire*, et *La Chute dans le néant*.

Si l'on en croit la dernière phrase de la préface de Thierry Gillyboeuf : « Auteur inclassable, que son patronyme semblait prédestiner à une littérature pour la jeunesse et à une créativité non dépourvue d'une certaine facétie, Arnould Galopin apparaît avec *Le Bacille* comme le digne héritier de Robert Louis Stevenson et Herbert George Wells dans sa peinture des excès de la science livrée aux tourments de l'âme humaine ».

Imaginez donc un jeune homme uniquement préoccupé de recherche scientifique à propos de bactéries et autres, au point de ne pas s'intéresser aux femmes malgré les avances qu'elles osent lui faire. Il s'appelle Martial Procas et semble n'entretenir de bonnes relations qu'avec un de ses vieux professeurs. Et puis un jour il tombe amoureux, et considère celle qu'il aime comme aussi importante que ses recherches. Mais voilà que la dame épousée s'ennuie et trompe son mari, qui en tombe malade et devient bleu au point de faire peur. Au point d'abandonner ses travaux, de ne voir que son vieux professeur et de devoir régulièrement fuir ses voisins effrayés. Or un jour un jeune garçon de son quartier disparaît, et des individus s'entêtent à ne voir en lui qu'un criminel, au point de lui mener la vie dure. Notre savant reprend alors ses recherches, après avoir recueilli un pauvre chien que les « honnêtes gens » tueront... Martial décide de se venger et trouve le moyen et l'agent microbien pour le faire. On notera la subtilité de l'auteur qui, à mon sens, innove avec le moyen de cette vengeance, que je ne vous dévoilerai pas.

Ce livre est écrit dans le style particulier du 19ème siècle où l'on ressent parfois,

4. De 1985. Difficile à traduire en euros courants... mais à la même époque un volume neuf de la collection « Ailleurs et Demain » coûtait autour de 75 F. — NdLR.

souvent ?, l'impression que la phrase regorge d'ironie, alors qu'elle se contente de livrer des faits sans les commenter. Et dans le même temps nous invite à ne pas commenter, comme si sa lecture était déjà commentaire. Suis-je assez clair ?

—Noé Gaillard

Fantasy

Claire GARAND
***Les Maîtres de la
lumière***

RroyzZ éditions, septembre
2019, 322 p., 18 €

[langue : français]

Entre nous je suis content d'avoir lu ce livre sur mon écran, pour au moins deux raisons. À moins d'une impression sur papier bible, on peut imaginer que lire un livre aussi épais relève aussi de l'exercice physique. Et j'aurais eu bien du mal à le lire sans en casser la tranche⁵.

Il s'agit d'une histoire de Vourdalak. Littérairement parlant, la première apparition de ces créatures remonte à un roman d'Alexis Tolstoï (*Une famille de vampires, L'Âge d'Homme*) dont on peut voir une adaptation dans « Les Wurda-laks » un des sketches de *Les trois visages de la peur* de Mario Bava. Dans la version de Claire Garand, les vourdalaks remontent à l'époque mésopotamienne, à 3500 ans avant — comme elle dit — l'Ère Courante. Ils prennent possession de l'enveloppe d'humains ; on ne les reconnaît qu'au fait que leurs yeux sont entièrement noirs, dépourvus d'iris, comme dans certaines bandes dessinées. Aujourd'hui on les traque, on les chasse, et l'on efface derrière eux. Ainsi une société parisienne s'est engagée dans cette guerre et gère traqueurs, chasseurs et effaceurs, sous l'égide de la Doyenne.

5. N'exagérons rien, il ne fait que 400 000 signes environ — NdLR.

L'héroïne du roman est Gal Tereshkova, une chasseuse/chasserresse d'autant plus acharnée qu'elle se sent responsable de la perte de son fils, victime d'un vourdalak. Et elle s'en veut. Pour vaincre ces monstres, Gal utilise un disque qu'elle fait tourner et qui projette un rai de lumière mortel. Caractéristique de cette lumière, elle permet aussi de reconstituer les chairs.

On ne s'ennuie pas un seul instant. D'une part la guerre de Gal est pleine de rebondissements ; d'autre part, au sein de la société qui l'emploie, La Garenne, se perpétuent d'âpres luttes pour le pouvoir qui ont débuté en Mésopotamie. Cela mériterait, je crois, une adaptation en bande dessinée. Une dernière raison qui explique l'absence d'ennui à la lecture : l'auteure ne s'embarrasse pas d'effet de manches, pardon, de style. Elle écrit à la façon des feuilletonistes (je pense à Ponson du Terrail) en laissant quelques belles images poétiques : « Le ronronnement de l'avion... », « Des caquètements de cailloux dans son oreille gauche la firent grimacer. »

—Noé Gaillard

Fantastique

Stephen KING
L'Institut
(The Institute)

Albin Michel, janvier 2020,
608 p., 24,90 €

[langue : français]

Voici longtemps que Stephen King fait partie du paysage littéraire, et pourtant il m'a fallu quelques décennies pour me laisser tenter par l'un de ses romans. Auparavant, je le connaissais — ou pensais le connaître — sans l'avoir lu : les nombreuses adaptations cinématographiques (pas toujours réussies) ont

aidé à populariser son œuvre. J'avais donc une certaine idée de ce que je pouvais trouver dans l'un de ses romans, une idée très éloignée de la vérité, je le confesse. J'ai donc choisi *The Institute*, son dernier ouvrage paru, pour commencer mon exploration de l'univers King. Je n'en suis pas revenu indemne.

Aéroport international de Tampa, côte Est des États-Unis, dans un avion de la compagnie Delta, Tim Jamieson abandonne sa place d'avion à un agent fédéral en mission pour deux mille dollars et une chambre d'hôtel miteuse : New York attendra. Cette amorce d'errance – une habitude, semble-t-il – l'amènera à faire plusieurs rencontres et le conduira finalement jusqu'à la bourgade fictive de DuPray, Caroline du Sud, où il semble vouloir se fixer un moment comme veilleur de nuit avant de repartir : un plan qui se verra contrarié par la suite des événements. A plus de deux mille cinq cents kilomètres de là, plusieurs mois avant que Tim Jamieson n'arrive à DuPray, Luke Ellis, un enfant surdoué de 12 ans en bonne voie pour intégrer le MIT et l'Emerson College (excusez du peu), voit sa vie basculer et ses projets balayés un soir de printemps. Ce soir-là, ses parents sont assassinés et il est enlevé par une équipe d'extraction aux ordres d'une organisation secrète aux objectifs obscurs : l'Institut. A partir de ce moment-là, Ellis n'aura plus pour objectifs que survivre, comprendre et vaincre.

C'est prisonnier des murs de cette organisation, à l'Avant (nom donné au sas d'accueil), dans une réplique quasi exacte de sa chambre de Minneapolis – l'imitation n'allant pas jusqu'à la fenêtre, vous vous en doutez – qu'Ellis comprend l'importance d'avoir une famille, un groupe sur lequel compter – sa relation avec ses géniteurs s'étant limitée aux politesses d'usage. Ainsi, il rencontre des adolescents comme lui, certains plus âgés, d'autres encore enfants, qui se sont vu confisquer eux aussi leurs vies par les adultes de l'Institut. C'est le moment que choisit Stephen King pour commencer à

nous livrer, au compte-goutte bien sûr, les justifications d'un tel traitement, dont Ellis apprendra qu'il est massif, bien rodé et assez ancien. Ainsi, nous apprenons que tous les enfants enfermés à l'Institut ont des capacités spéciales, ils sont même classés selon celles-ci, soit TK ou TP (pour télékinésie et télépathie). Dans tous les cas, ils sont torturés – différemment selon leur classe – afin de développer leurs capacités et être finalement transférés à l'Arrière (d'où aucun enfant/adolescent n'est jamais revenu). L'Arrière qui n'est finalement que l'antichambre du Pavillon A, un endroit plus mystérieux encore et d'où s'échappe un bourdonnement persistant : trois blocs, trois enfers.

Luke Ellis finira par s'en échapper (non sans dommages) et arrivera par hasard à DuPray, où il rencontre Tim Jamieson, qui fera tout pour aider l'adolescent malgré l'in vraisemblance de son histoire. S'en suit un règlement de compte sanguinolent... Toute l'histoire se termine sur une mise en perspective et une cascade d'informations glaçantes sur les ramifications de l'Institut.

Vous vous dites, pourquoi tout cela ? Qu'est-ce qui peut amener des adultes à traiter des enfants de la sorte ? Il vous faudra le découvrir par vous-même, si apprendre la vérité ne vous effraie pas trop.

Le dernier roman du Maître du suspense est dérangeant dans ce qu'il a de réel. En effet, et malgré tous les efforts que fait l'auteur pour tenir son œuvre à l'écart de la politique en général, il nous est difficile de ne pas voir en ces enfants, enlevés et torturés, certaines victimes de notre propre réalité : une inspiration possible pourrait être ces enfants de la migration sud-américaine, retirés à leurs parents, et enfermés dans un centre dédié par une administration déshumanisée, ou plus récemment, la doctrine française de rapatriement sur le territoire national des enfants d'anciens djihadistes et leur prise en charge. Ce roman se focalise donc sur la question de l'enfant et du respect de ses droits : droit à liberté, à l'éducation et à

l'innocence. Des droits que l'Institut (archétype d'une administration aveuglée par la sacro-sainte poursuite de résultats) confisque à ses enfants au nom de la victoire du « bien » sur le « mal », prétextant fallacieusement qu'il existe un moindre mal et que celui-ci rendrait ses actes tolérables : une fiction bien réelle, n'est-ce pas ?

Au delà du questionnement moral, cette œuvre nous confronte aussi à la marginalité et bouscule notre rapport à celle-ci. Dans nos sociétés occidentales, la place donnée aux marginaux est celle d'un épouvantail, que l'on cache le plus souvent, mais que l'on exhibe à l'occasion pour remettre dans le rang de possibles déclassés récalcitrants – ils sont les métèques de nos cités, à la fois dans et au-delà de la société (dite normale). Stephen King a fait le choix de personnages marginaux, disqualifiés de la « normalité » pour plusieurs raisons : Tim Jamieson entre en errance après une erreur de jugement fatale, qu'il estime être impardonnable – peut être l'est-elle, ou peut être pas – et devient ainsi la figure d'une marginalité consentie, une sorte de mise à l'écart expiatoire et volontaire. Au contraire, Luke Ellis, disqualifié non pas pour ce qu'il fait, mais pour ce qu'il est, paye assez cher son intelligence hors norme – cette marginalité subie qui fera tout l'intérêt de l'Institut à son égard. Il en est de même pour Annie Ledoux, dite l'Orpheline, une sans-abri qui rôde dans les rues de Dupray et qui colporte à qui veut les entendre des thèses complotistes à grands renforts de « preuves irréfutables » – le pinacle de la figure marginale de notre temps.

Il s'agit d'une surreprésentation d'un corps social souvent invisibilisé, qui pose question tout au long du roman : on se demande pourquoi suit-on ces trajectoires-là et non pas d'autres – bien que celle de Luke Ellis se passe de justification, celle de Tim Jamieson, et à travers lui celle d'Annie Ledoux, ne paraissent pas indispensables au déroulement de l'intrigue (hormis le fait qu'ils évoluent, à

un moment donné, dans la zone d'action de Luke Ellis). Puis, à mesure que l'on avance, page après page, on se rend compte d'un fait que l'on avait oublié (consciemment ou inconsciemment, impossible à dire) : ces trois personnages, ces exclus de notre société, sont les seuls à agir vraiment. Tous les autres, ceux qui sont plus ou moins insérés dans le corps social, n'agissent pas, ils réagissent. L'Institut lui-même – tout-puissant une bonne partie du roman – paraît agir en enlevant ces enfants et en les soumettant à des traitements inhumains, mais il ne le fait pas : l'exemple le plus frappant nous glisse sous les yeux à partir du moment où la poursuite pour retrouver Luke Ellis commence. Comme une herse qui couperait la route d'un bolide lancé à pleine vitesse, *Le gros téléphone* (titre d'un chapitre) brise cette illusion, lui fait faire plusieurs tonneaux, avant de la fracasser sur le mur implacable de la réalité : l'Institut n'agit pas, il réagit et cette réaction obéit au pire des moteurs – la peur. Ainsi, nous nous retrouvons face à une conclusion assez attendue, voir totalement cliché (type David contre Goliath), mais qui nous surprend quand même, dans les questions qu'elle nous pose. Cette œuvre, semble vouloir nous bousculer, nous rappeler tous les compromis que nous faisons chaque jour et qui font que nous vivons en société. Elle serait une mise en garde, nous rappelant le risque que nous courons à ne pas les remettre en cause régulièrement, voir systématiquement. Il se pourrait bien que Stephen King, avec l'aide de ses personnages marginaux, ait souhaité nous faire voir notre propre société depuis ses marges, nous en éloigner suffisamment pour apprécier l'horrible situation dans laquelle nous sommes et nous faire comprendre, peut être, qu'afin de combler notre besoin obsessionnel de compromis, nous avons d'ores et déjà commis le pire : accepté l'inacceptable.

—Rémy Boy

Science-Fiction

Geoffrey A. LANDIS
Le Sultan des nuages
*(The Sultan of the
Clouds)*

Le Béliat',
« Une Heure-Lumière »,
août 2017, 120 p., 8,90 €

[langue : français]

Il m'arrive parfois de me faire de douces violences. Là, sans aucune raison même apparente, comme je n'aimais pas le titre de ce court roman, j'avais fait l'impasse sur sa lecture. J'ai été pris de remords, et je me suis lancé.

Mon premier plaisir a été de lire une langue⁶ poétique et pleine de charmes. Vous savez — quand, un peu surpris par une tournure, vous relisez la phrase et y trouvez le même plaisir, le même clin d'œil.

David Tinkerman accompagne le Dr Léa Hamakawa — dont il est l'aide-adjoint et amoureux — sur Vénus où elle vient d'être invitée par Carlos Fernando Delacroix Ortega de la Jolla y Notdwald-Gruenbaum dit le Sultan des nuages, le maître d'Hypatie. Vénus est une planète particulière dont la température au sol est très élevée et où l'on vit dans des villes flottant au sein des nuages. Carlos, encore ado, possède les trois quarts de la planète et envisage de s'en faire le maître absolu en modifiant pour son compte la tradition d'alliance des familles ; et pour briser certaines villes qui se voudraient indépendantes, il songe à terraformer Vénus. David sera enlevé par des pirates, mais comprendra et saura contrecarrer le plan de Carlos. Vous avez compris que si je me permettais d'en dire autant quant à l'histoire c'est — non qu'elle soit inintéressante — qu'elle sert de liant à des descriptions de la vie sur Vénus, à des

analyses techniques — je ne suis pas qualifié pour les juger mais je les soupçonnerai justes vu la formation scientifique de l'auteur — concernant la terraformation de Mars et Vénus, et enfin à la mise en scène d'une forme de société que j'aurais tendance à qualifier de matriarcale : un homme y a deux épouses en fonction de son âge, et Carlos est entouré/protégé par une garde féminine. On peut alors se permettre de penser qu'il y a un peu d'ironie dans le titre, et le trouver subtil.

De la belle ouvrage, qui associe littérature et science sans le moindre soupçon d'ennui.

—Noé Gaillard

Fantastique

luvan
Agrapha

La Volte, septembre 2020,
304 p., 20 €

[langue : français]

Un texte de luvan est toujours une expérience littéraire et sensorielle. Des nouvelles du recueil *Cru* au coulées de lave de *Susto*, les univers se fondent dans les voix et font jaillir des visions ensorcelantes. La facilité n'est pas au menu, il faut s'accrocher, mais le jeu en vaut la chandelle.

Agrapha, roman historique publié par les éditions La Volte, s'inscrit dans ce sillage. Disons-le tout de suite, nous avons affaire à un objet littéraire non identifié (un vrai), à de l'expérimental. De ces textes exigeants où le lecteur doit se couler dans une temporalité autre, et assimiler les règles d'un nouvel univers. Une rencontre du troisième type, en somme : tout ce que j'aime.

6. Traduite par Pierre-Paul Durastanti.

Je m'étais laissée emporter par les langues réinventées et reperdues, les barrières protectrices-écrasantes et les voix multiples de *Susto*, mais rien ne m'avait préparée à l'immersion dans ce roman, à la fois rigoureusement historique, et fantastique.

Tout part d'une tablette de plomb trouvée dans une grotte sous-marine – l'élément liquide, ses connotations érotiques et l'image de la grotte jouent un rôle majeur dans ce texte tout en symboliques médiévales et féminines. L'héroïne et chercheuse (qui est aussi une figure de l'autrice) analyse, étudie, relit, transcrit, traduit ce manuscrit étrange et découvre la vie d'une communauté de huit femmes au fonctionnement mystérieux, celle d'*Adsagsonæ fons* (la source d'Adsagsona) : Volusiana, Oda, Aia, Liutgard, Ludmilla, Uta, Silvia, Sigrid. De plus en plus intriguée par les huit voix des tablettes, l'autrice se rend au bord de la mer, sur les lieux même des événements survenus au Xe siècle. Et tout bascule. En révéler plus déflorerait l'intrigue.

Même si en réalité, la narration n'est que l'une des facettes de ce roman dont le contenant compte autant que le contenu. Luvan choisit en effet d'ouvrir ses pages en présentant la traduction *in extenso* des textes, avec glossaire et justifications de certains choix en fin de volume. Du travail de bénédictin, ciselé avec art et érudition. Une écriture à l'ambiguïté et à la vibration toutes poétiques. Les mots changent de genres, gardant celui de leur origine – germanique, latine ou autres –, et les emprunts aux langues mortes constellent les récits et paroles rapportées de ces huit femmes. Ils tissent surtout un imaginaire.

Là bat le cœur du roman : dans les symboliques d'un Moyen-Âge authentique – on est à mille lieues du médiéval-fantastique ou de l'*heroic fantasy* – avec son bestiaire, ses armes, ses coutumes et ses rituels, un état d'esprit dans toute la complexité d'une époque aux valeurs étrangères. Toute une mystique se construit à petites touches au travers de destins forts, au sein d'une sororité aux

multiples couches sémantiques. Alors que je ne suis en général pas sensible aux histoires de communautés de femmes (trop souvent réductrices, niaises ou misandres à mon goût), je suis tombée sous le charme de celle-ci. Il faut dire qu'elle déborde le féminin, luvan nous convie à une véritable plongée dans un inconscient collectif.

Le plus extraordinaire étant qu'on finisse par s'y reconnaître, et par éprouver un sentiment à la fois d'altérité et de familiarité, tour de force effectué par la grâce d'une « mutation » (quel autre nom lui donner ?). Nous suivons l'autrice-chercheuse dans son voyage jusqu'à une fin qui surprend par sa puissance d'évocation.

Un mot d'ailleurs, à ce sujet, sur la mise en page de Laure Afchain : toujours inventive et en adéquation profonde avec le texte, elle donne à voir et presque à sentir cette complémentarité fond-forme.

Ce roman ne se laisse donc pas faire. On peut même dire qu'il se destine au *happy few*, ceux qui aiment qu'on « brise la mer gelée » en eux comme l'écrivait Kafka, ceux qui se régalaient des notes de bas de page et des gloses sur le sexe des arbres, ceux qui se plaisent à lire le fictif pour savoir le vrai et vice-versa. Avec *Agrapha*, luvan a franchi un cap. La polyphonie de *Susto*, assez sage en comparaison, a germé et s'est démultipliée pour créer un monde à huit dimensions (plus une, mais c'est à vous de voir).

Un roman à lire avec lenteur pour ne rien en manquer.

—Claire Garand

Science Fiction

Ada PALMER
***Too Like the
Lightning***

Terra Ignota, Book I

Head of Zeus, 2017,

534 p., £ 8.99

1ère édition : Tor Books, 2016

[langue : anglais]

Comme *Dhalgren*, le roman foisonnant de Samuel Delany, *Too Like the Lightning, A Narrative of Events of the year 2454*, me donne l'impression de commencer *in media res* et d'appeler une immédiate relecture dès sa conclusion. Sans doute parce que ce récit, pourtant strictement chronologique, m'a écrabouillé de la richesse du monde qu'il décrit. On patauge dans les premières pages, on croit s'en être fait une idée raisonnable au bout des deux cents premières, mais on se rend compte que de nouveaux détails nous sont fournis jusqu'au bout — certains ne sont révélés qu'à un cercle restreint dont fait partie le tout-puissant Lecteur, d'autres connus de tous les habitants du 25e siècle.

Quelques mots, donc, sur ce monde. Le pouvoir n'y réside plus dans les Etats-Nations (leur dissolution est évoquée dans un *flash back* historique p. 117 et suivantes), mais dans les sept Ruches qui tiennent tout à la fois de la nation, de la compagnie commerciale et du parti politique. Voire de la religion, ou de l'adhérence philosophique ! Leurs noms en disent déjà long : Masons, Cousins, Mitsubishi, Europeans, Humanists, Gordian, Utopians. Chacune d'entre elles a sa propre façon de se gérer et de choisir ses chefs, qui se réfère bien souvent à un passé plus ou moins lointain, et plus ou moins mythique. Les Masons, par exemple, ont le latin pour langue officielle et un Empereur à leur tête ; les Humanists

ont un Duc-président, Ganymede, de son vrai nom Jean-Louis de la Trémoille, Prince de Talmond. Et nous apprendrons au cours du roman que les différentes familles régnantes sont unies par des liens aussi nombreux et complexes que ceux qu'ont tissés les monarchies européennes des siècles passés.

Les aristocrates qui gouvernent le monde ne seraient rien, toutefois, sans l'approbation des citoyens du monde qui, s'ils ont encore des langues et des pays d'origine, s'abreuvent à des sources médiatiques mondialisées. Les réputations sont sans doute le bien le plus précieux des chefs de file, et chaque année la publication de la liste des Seven-Ten (des personnalités les plus influentes) donne lieu à d'intenses spéculations. Quand on apprend qu'un cambriolage a révélé qu'une version de cette liste avait été manipulée, le scandale potentiel est immense. D'autant plus que le vol a été commis dans la maison des Saneer-Weeksbooth, dont certains des rejetons, cyborgs autant qu'humains, sont les contrôleurs des millions de voitures aériennes qui sillonnent l'atmosphère terrestre. Arrive sur ces entrefaites, par hasard (vraiment ?) un *sensayer* jeune et naïf, Carlyle Foster, qui vient remplacer la praticienne de la famille, récemment décédée. Un *sensayer*, devons-nous expliquer, est une sorte de confesseur, ou de psychologue, chargé de suivre une personne ou une famille, en respectant le tabou le plus strict de l'époque : tout prosélytisme religieux, toute théologie même, sont strictement interdits. Figure impeccablement laïque, le *sensayer*, on le devine, devra juste dire la raison, *talk sense*. Mais Carlyle tombe sur un secret qui n'aurait jamais dû lui être révélé : sous le toit des Saneer-Weeksbooth vit un enfant, Bridger, qui a des pouvoirs littéralement miraculeux. Il lui suffit de regarder un jouet pour lui donner la vie, et il s'est entouré d'une armée de soldats de plomb qui, s'ils ont conservé leur taille réduite, sont désormais des êtres pensants de chair et de sang.

Le narrateur, Mycroft Canner, est aussi la personne chargée de sauver la situation, en protégeant le secret de Bridger. Curieux personnage et curieux narrateur que ce Mycroft ! On comprend qu'il a été placé par son autrice dans la situation d'un chroniqueur presque omniscient — mais pas d'un auteur tout-puissant, le plus impuissant qui soit au contraire, puisque criminel condamné, exécutant une sentence d'une durée qui semble indéterminée comme *servicer*, c'est-à-dire une sorte d'esclave public, qui ne peut être nourri que par la générosité aléatoire des citoyens libres, sans cesse courant d'une tâche à une autre (et, détail amusant, objet des régulières remontrances du tout-puissant Lecteur de ses chroniques). Mais sa situation le met en contact avec tous les hauts personnages qui comptent dans le monde, sans exception semble-t-il — invraisemblable, mais commode pour le lecteur. Paradoxe aussi que ce Mycroft infiniment modeste, sans cesse humilié, qui est si bienveillant envers le jeune Bridger, et que nous voulons prendre en pitié — jusqu'au moment où sont décrits les crimes qui lui ont valu sa peine.

Le roman prend très longtemps à se mettre en route, tant le monde où il se situe est complexe, et tant les descriptions y prennent leur temps. Non que je m'en plaigne : la langue et la texture du récit sont source de plaisir en elles-mêmes. L'autrice, pardon, Mycroft, explique avoir fait le choix d'un langage délibérément suranné, qui emploie des archaïsmes comme la deuxième personne du singulier (*thou*) et les pronoms masculins et féminins (*he* et *she*), car il prend modèle sur le 18^e siècle, sa langue et ses idées. Dans le monde de Terra Ignota, les dialogues le montrent, on ne mentionne jamais le sexe biologique des personnes, qui peut ne pas coïncider avec leur genre social, et on les désigne par le pronom *they* (épïcène et pluriel en anglais du 20^e siècle), qui s'applique désormais au singulier autant qu'au pluriel (usage déjà attesté, si quelque peu connoté, au 21^e siècle).

Dans ce premier livre, nous découvrons donc les multiples personnages, munis de multiples noms et titres — c'est plus déroutant encore que dans les épopées dumassiennes, nous apprenons quelque chose du passé de Mycroft et des lignes de tension de la société du 25^e siècle, et nous découvrons certains des ennemis qui peuvent menacer Bridger. La plupart des mystères restent entiers, et nous quittons ce premier volume à peine préparés à nous plonger dans le deuxième. Au passage, toutefois, nous aurons voyagé dans un monde chatoyant et surprenant, et pris quelques leçons d'histoire et de philosophie. Palmer a créé son monde à l'image du Siècle des Lumières, ou plutôt de ce que ses penseurs auraient voulu pour l'humanité. En partie. Voltaire est une référence, le Marquis de Sade aussi. Et bien d'autres : la culture de Palmer est patente, et elle sème dans la forêt de son livre d'innombrables pierres précieuses. Comme cette idée du *modo mundo*, un châtiment à vie qui pour un personnage secondaire prend la forme d'une idée implantée dans son esprit qui la dégoûte à jamais du plaisir de la fiction (que ce soit un roman, un film ou une série de télévision) (p. 287). Ou la description de Cato Weeksbooth, terrifié par les rencontres inattendues, mais militant infatigable de la culture scientifique — une figure qui pour une fois renvoie pile à notre époque plutôt qu'au 18^e siècle.

On pourrait multiplier les exemples. Le livre me laisse avec des sentiments mêlés : fleuve limoneux, il charrie plus que son quota de pépites, mais j'ai eu du mal à le finir, tant il faut suivre de méandres pour le naviguer. Soit, j'ai toujours plus prisé *Les Trois Mousquetaires* que *Le Vicomte de Bragelonne*. Il faudra que je me lance dans la suite de Terra Ignota. Mais la vie est un long fleuve.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Kim Stanley
ROBINSON**

Aurora

(*Aurora*)

Bragelonne, « SF », août 2019,
480 p., 25 €

[langue : français]

Un vaisseau-monde approche de sa destination finale. Dans l'univers tout à la fois clos et gigantesque que forme l'intérieur de cette arche du futur, la vie s'est organisée, génération après génération, alors que les pannes deviennent de plus en plus fréquentes. Freya n'est encore qu'une enfant, mais en tant que fille de l'ingénieure en chef, elle est le témoin privilégié de la lutte sans fin que mène sa mère pour que le navire conduise à bon port sa cargaison de colons terriens jusqu'au havre que doit constituer Tau Ceti.

Avec *Aurora*, Kim Stanley Robinson reprend un thème classique de la science-fiction, la colonisation de planètes éloignées grâce à des vaisseaux générationnels. Pour rendre intéressantes ces chroniques rythmées par les pannes, les morts et les désillusions, le romancier donne à Freya le rôle du candide qui offre au lecteur la possibilité de découvrir cet univers confiné qu'est cette arche spatiale. Elle est ainsi la guide qui permet de visiter différentes régions de ce navire qui a la taille d'un monde et on peut la voir grandir. La petite fille devient une adolescente rebelle qui cherche à échapper à l'emprise d'une mère autoritaire et se transforme en une jeune femme qui voudrait la rendre fière, même si elle n'a pas les mêmes capacités techniques qu'elle. La mort prématurée de cette dernière obligera Freya à prendre des responsabilités qu'elle refusait jusqu'alors d'assumer.

On peut constater que, la majorité du temps, Kim Stanley Robinson utilise une narration à la troisième personne descriptive et efficace, mais il délaisse parfois le personnage de Freya pour privilégier un narrateur tout à fait inattendu en la personne de l'intelligence artificielle du vaisseau. Ainsi, après 170 ans de voyage et grâce aux interventions régulières des ingénieurs en chef successifs poussant la machine jusqu'aux limites de sa programmation et même au-delà, l'I.A. approche d'un état proche de la conscience et devient un véritable acteur de cette saga spatiale.

Au-delà de l'aventure stellaire, *Aurora* est surtout le récit d'un échec. En effet, les colons découvrent que le système de Tau Ceti n'est aussi accueillant que leurs ancêtres ont pu imaginer. L'équipe d'exploration envoyée sur place doit faire face à un monde inhospitalier, aux conditions météorologiques extrêmes. Alors qu'elle tente d'installer une base, elle est décimée par un mal mystérieux contraignant le reste de l'équipage resté en orbite à faire un choix déchirant, celui de repartir vers la Terre qui a vu naître leurs aïeux pour un nouveau voyage de 170 ans.

Même si *Aurora* ne donne pas toutes les réponses, le roman de Kim Stanley Robinson interroge sur les réelles opportunités d'une colonisation de l'espace par l'espèce humaine et sur les possibilités d'une vie extraterrestre. Parmi les quelques regrets de lecteur, on peut citer la manière abrupte dont le romancier se débarrasse de certains personnages, tout particulièrement Jochi, même si cela offre un réalisme supplémentaire au récit. D'ailleurs, l'auteur ajoute une dimension politique à son livre en insistant sur les choix que ce groupe d'hommes et de femmes doit faire dans une société confinée qui risque à tout moment de basculer de la démocratie choisie par la majorité vers une dictature qui semble étrangement naturelle en situation de crise.

Malgré une fin qui hésite entre une totale désillusion et un faible espoir, ainsi que certaines longueurs et redites dues en partie à la dualité de narratrices (Freya et l'I.A.), *Aurora* reste un roman d'autant plus intéressant à lire que renaissent des envies de colonisation lunaire ou martienne.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Rudy RUCKER
***Mathematicians in
Love***

Tor, décembre 2006,
364 p., \$ 24.95

[langue : anglais]

Nous sommes dans un monde parallèle qui ressemble beaucoup au nôtre, où l'Université de Californie à Berkeley, par exemple, est affublé du nom de Hume-locke⁷, et le Parti Républicain s'appelle Heritagist. Bela Kis est un jeune Américain d'origine sino-hongroise vivant en Californie et sur le point d'achever son doctorat en mathématiques, enfin, il aimerait bien, mais il lui manque un point crucial dans la démonstration de son théorème-clé. Son directeur de thèse, Roland Haut, spécialiste de Dynamique Universelle⁸, est à moitié fou, mais heureusement il partage un appartement avec Paul Bridge, autre étudiant de Haut, qui lui apporte une vision complémentaire des mathématiques : là où Bela est visuel et intuitif, Paul est symbolique et méthodique. Mais les événements vont se bousculer : Alma, surfeuse et étudiante en rhétorique, fait irruption dans la vie de Bela ; la thèse se transforme en résultat majeur en collaboration avec Roland Haut et Paul Bridge ; le candidat Héritagiste,

Van Veeter, qui est aussi le patron d'une *start up* très innovante, remporte à la surprise générale l'élection pour le siège local du Congrès ; une co-locataire d'Alma propose à Bela de devenir *vlogger* pour elle, c'est-à-dire de porter une caméra diffusant en direct sa vie sur le web, 24 heures sur 24 ; Bela forme un groupe de rock au succès instantané... et je ne vous ai même pas parlé des extra-terrestres en forme d'escargots géants que l'on ne peut apercevoir que par leurs reflets. Mais le lecteur fidèle de Rucker que je suis reconnaît dans tout cela la mixture capiteuse de Sex & Math & Rock & Roll dont l'auteur est coutumier.

Tout semblait aller trop bien pour Bela. Mais Alma le quitte pour Paul, et la bassiste de son groupe, Cammy, qui était sur le point de lui faire les yeux doux, est sauvagement assassinée. Tandis que Van Veeter veut enrôler leurs talents mathématiques dans la réalisation d'outils d'espionnage informatique qui pourraient anéantir toute liberté individuelle, surtout entre les mains sans scrupules du président et du vice-président héritagistes. Seule solution, percer un trou dans l'espace-temps pour arriver... dans le passé ? Dans un univers parallèle ? Le livre va devenir plus bizarre encore.

Lire Rucker, c'est toujours s'envoler pour un *trip* plus ou moins dur. Celui-ci est particulièrement réussi, ou du moins me touche plus profondément — le critique doit, à ce point de son article, déclarer ses conflits d'intérêts et reconnaître l'éventualité d'un effet de favoritisme par fraternité : j'ai, après tout, mené à bien mon propre doctorat en mathématiques en Californie (du Sud) en écoutant beaucoup de rock & roll. Sans surf et avec peu de sexe, je vous rassure, mais la réalité arrive rarement au niveau de la fiction, surtout quand celle-ci se situe dans un univers parallèle. Et l'univers fictif de Rucker, plus « docile », permet des mathématiques à l'efficacité encore plus déraisonnable que celle qu'elles ont dans notre propre monde, et surtout une efficacité immédiate, qui

7. Les amateurs de philosophie en langue anglaise goûteront.

8. Qui n'est pas une vraie spécialité mathématique, mais pourrait l'être.

autorise à Paul et Bela une action sur le monde physique qui rappelle ce motif démodé de la SF, le savant qui construit son vaisseau spatial dans son jardin (ou sa maison de campagne, si vous préférez). C'est aussi l'occasion pour Rucker de glisser quelques allusions au *gnarl*, son concept de complexité qui emprunte à la fois au surf et aux systèmes dynamiques⁹. Cela sans jamais basculer dans la technicité intimidante d'un Greg Egan ; un bon concept mathématique pour Rucker doit pouvoir être exprimé par une image griffonnée et vaguement ridicule.

Le roman se hisse toutefois bien au-delà du niveau du kaléidoscope d'inventions débridées. Il dépasse aussi l'accumulation de blagues (sur les matheux, sur les gens qui détestent les matheux, sur les Chinois, sur les surfeurs, sur les ados défoncés...), de piques (adressées notamment aux Républicains de George W. Bush — Rucker ne pouvait pas se douter à quel point ils deviendraient pire encore), ou d'allusions (à Ted Kaczynski alias Unabomber, à la chanson « Destroyer » des Kinks — pas une de leurs plus connues) pour toucher à la tragédie, quand Bela perd une femme dont il est amoureux. Comme un tremblement de terre de Lisbonne émotionnel. Ce monde qui offrait tant au jeune Bela devient soudainement un endroit froid et hostile, et se pose — implicitement — le problème du mal. Et voici Bela, via les univers parallèles, en quête du meilleur des mondes possibles. Et tel Candide, Bela trouvera son jardin à cultiver dans notre propre univers. « This may well be Rudy Rucker's best novel », affirme Gregory Benford en 4^e de couverture, et le mélange d'aspects autobiographiques au psychédélisme joyeusement assumé et de touches voltairiennes confère en effet à ce fragment de l'univers ruckérien une force inusitée.

—Pascal J. Thomas

9. Il y reviendra avec bien plus de détail dans son bref recueil *Surfing the Gnarl*, chroniqué dans KWS n° 86, mars 2020.

Fantasy

Andrzej SAPKOWSKI
Sorceleur, l'intégrale
(*Wiedźmin*)

Bragelonne, « Les Intégrales de Bragelonne », juillet 2014,
3 566 p. [Epub], 29,99 €

[langue : français]

Alors que Netflix vient de proposer la première saison de l'adaptation TV de la saga de *fantasy* littéraire et vidéoludique de *The Witcher*, l'intégrale des nouvelles et des romans consacrés à Geralt de Riv est toujours disponible chez Bragelonne. Édités en grand format, en poche (sous le label Milady), sous forme électronique et en version Collector, les huit tomes qui réunissent la totalité des aventures du célèbre Sorceleur fournissent ainsi le matériau de base d'une nouvelle série événement dans la droite ligne de *Game of Thrones* (avec, on peut l'espérer, une conclusion plus convaincante que celle réservée à l'œuvre de George R.R. Martin).

Ceci dit une lecture ou une relecture des deux premiers volumes du Sorceleur, à l'aune des huit premiers épisodes de la série développée par Lauren Schmidt Hissrich pour Netflix, s'impose.

Mêlant magie et sorcellerie avec mutation et téléportation, le romancier polonais Andrzej Sapowski conçoit une œuvre hybride qui mélange allègrement *fantasy* moyenâgeuse et modernité science-fictionnelle. Si l'ensemble de la saga se révèle plutôt sombre, il y a toujours un humour sous-jacent qui jaillit à l'instant où on l'attend le moins. Créé en 1990, le personnage de Geralt de Riv apparaît d'abord comme un aventurier solitaire, vivant dans un monde de *fantasy*. Faisant partie de la confrérie des sorcisseurs, il parcourt les royaumes en louant son épée pour détruire les monstres qui menacent les communautés humaines. Surnommé le

Loup blanc, il est décrit comme arborant une crinière blanche, portant une lame d'argent, seule arme capable de venir à bout des goules, vampires et autres créatures méphitiques et maîtrisant quelques sorts basiques. Une telle description pourrait laisser penser que le Sorceleur ne serait qu'un clone au rabais d'Elric de MélNiboné, mais Sapkowski a su créer un univers bien différent de celui inventé par Michael Moorcock.

Adaptée, dès 2007, en une trilogie vidéoludique par le studio polonais CD Projekt et l'éditeur Atari, l'œuvre de Sapkowski prend alors une nouvelle dimension et donne un visage à Geralt, Triss Mérigold, Jaskier et aux nombreux protagonistes de la saga : humains, sorciers, elfes, nains et autres créatures. Ainsi, grâce aux jeux vidéo et aux illustrations de couverture des livres, on pouvait déjà avoir une idée du physique idéal de Geralt de Riv. C'est donc avec un certain plaisir que l'on découvre que le comédien britannique Henry Cavill, l'ex-Superman sur grand écran (et le Thésée des *Immortels* de Tarsem Singh, 2011), interprète un sorceleur plutôt convaincant. Mais il ne suffit pas d'avoir l'acteur rêvé pour réussir l'adaptation parfaite, il faut également savoir trahir la lettre de l'œuvre originale pour mieux en mettre en avant l'esprit. À cet égard, on peut remarquer que les deux premiers volumes du Sorceleur sont exclusivement composés de nouvelles qui ne suivent pas une stricte chronologie. Ces textes indépendants permettent de faire connaissance avec Geralt de Riv, ainsi qu'avec les personnes qui croisent sa route de manière plus ou moins éphémère. Pour sa part, la série tente de construire une histoire plus linéaire en présentant, en parallèle, les aventures de Geralt de Riv, de Cirilla de Cintra (interprétée par la Britannique Freya Allan) et de la sorcière Yennefer de Vengerberg (incarnée par la comédienne anglaise Anya Chalotra), qui se révèlent, dès le troisième tome et à partir du deuxième épisode, être les personnages centraux de la saga littéraire.

Dans l'univers de *fantasy* imaginé par le romancier polonais, les sorceleurs sont des sortes d'exterminateurs qui, en lieu et place d'insectes et autres nuisibles, débarrassent villages et cités des monstres qui perturbent le quotidien des habitants. Quoi de plus dérangeant en effet que de se faire dévorer par une kikimorrhe lorsque l'on va chercher de l'eau à la mare voisine ou d'être attaqué par une goule quand on passe à proximité d'un cimetière ? Le bestiaire monstrueux s'étoffe ainsi au fil des textes alors que la géopolitique du monde du Sorceleur se dessine au gré des pérégrinations de Geralt. Les nouvelles réunies dans les deux premiers tomes permettent donc de faire connaissance avec ce personnage un brin taciturne qu'est Geralt de Riv et de visiter, avec lui, quelques-uns des royaumes qui composent cet univers. Outre le Sorceleur et les monstres qu'il extermine, on rencontre également toutes ces races magiques que sont les elfes, les nains ou les gnomes, mais ils ne sont que des minorités dans un système dominé par des humains souvent belliqueux et racistes.

Mais, ce qui donne un ton tout particulier aux premiers textes d'Andrzej Sapkowski, c'est ce jeu de miroir que l'on peut faire entre les aventures de Geralt et certaines fables empruntées au folklore traditionnel. Il n'est ainsi pas surprenant de croiser, au détour d'un récit, une princesse chassée de son palais et recueillie par sept nains ou une maison perdue au fond des bois où une bête cherche sa belle. Cependant, la grande différence entre les contes des frères Grimm, de Perrault ou d'Andersen, souventes fois popularisés par Disney (avec *happy end* à la clé), et les nouvelles de Sapkowski, c'est que ces dernières se terminent invariablement dans la violence et le sang, en passant par le viol et la trahison, avec un sorceleur au milieu.

En dehors du personnage du Sorceleur, les histoires qui composent les deux premiers volumes ne semblent pas avoir de liens entre elles à l'inverse des épisodes

de la série. En effet, ceux-ci utilisent l'adaptation plus ou moins fidèle des textes originaux pour créer une trame narrative permettant de faire découvrir aux téléspectateurs les personnages de Geralt, Ciri, Yennefer, mais aussi Jaskier le barde (le Britannique Joey Batey à l'écran), Triss Mérigold (jouée par l'Anglaise Anna Shaffer) et quelques autres figures de la saga littéraire dont un Vilgefortz surprenant (rôle confié à l'Australien Mahesh Jadu). Parmi ces dernières, on peut remarquer que la sorcière nilfgaardienne Fringilla Vigo est incarnée par l'actrice britano-zimbabwéenne Mimi Ndiweni. Ce qui n'a rien de gênant dans le monde de pure *fantasy* du Sorceleur, même si elle est décrite dans les livres comme ayant des cheveux noirs, de magnifiques yeux verts et un teint très pâle. À ce propos, on peut constater que seuls les interprètes de Geralt et de Yennefer sont conformes aux descriptions données par l'auteur et à leurs avatars de jeux vidéo. Ce casting politiquement correct vient équilibrer les scènes de nudité féminine à la *Game of Thrones* dont certaines sont totalement indispensables à la narration. En effet, si l'on excepte la rencontre entre Geralt et Yennefer dans la nouvelle « Le Dernier Vœu », qui sert de base à l'épisode « Désirs inassouvis », la sexualité parfois débridée du Sorceleur ne sera abordée que dans le septième tome de la saga.

Outre les multiples références aux contes, Sapkowski utilise les différentes ethnies présentes dans son monde pour évoquer les thématiques intemporelles du racisme, de la gestion des ressources et de l'écologie. On peut aussi faire un parallèle entre la manière dont les humains ont conquis les terres des elfes et la façon dont les Américains ont transformé les treize colonies en cinquante états en s'emparant *manu militari* des territoires amérindiens. On peut tout naturellement voir à travers la chasse au dragon de l'univers du Sorceleur le reflet de l'extermination d'espèces menacées de notre planète. Nilfgaard, qui apparaît comme l'ad-

versaire ultime aux noires et inarrêtables armées dans la série, est également un empire économique dans les romans qui utilise son industrie pour déstabiliser et dominer les royaumes voisins à la manière de certaines grandes puissances contemporaines. On peut apprécier, ou non, la modernité de ton du romancier qui se permet de dire que les nains sont forts comme des Turcs, même si dans le monde de Sapkowski nul ne sait ce qu'est un ressortissant ottoman. Et si l'on croise, au détour du « Feu éternel », un Hobbit nommé Dainty Biberveldt, on peut remarquer que Lauren Schmidt Hissrich n'a pas retenu ce texte pour son adaptation, évitant ainsi tout risque de *copyright infringement* (il n'est pas nécessaire de préciser que les Hobbits sont une création exclusive de J.R.R. Tolkien et qu'ils n'appartiennent pas au folklore traditionnel et libre de droits). Signalons au passage, que les Hobbits, sans disparaître de l'œuvre d'Andrzej Sapkowski, sont prestement rebaptisés Hobberas dans les histoires suivantes et que la référence régulière aux contes s'éteindra tout naturellement lors du passage du format nouvelle au roman.

On a pu constater que les nouvelles se succèdent sans respecter la stricte chronologie, c'est bien évidemment pour privilégier la construction de ce personnage complexe et intrigant qu'est le mutant aux yeux jaunes. La narration utilisée par Andrzej Sapkowski se révèle toujours surprenante : combinaison de *flash-back* et *flash-forward*, actions en apparence simultanées, mais en réalité espacées dans le temps de quelques jours, quelques mois ou plus, changement soudain de narrateur. Si les recueils peuvent être comparés aux séries TV du type *Monster of the week* (à l'image des classiques *Twilight Zone* et *Outer Limits*), les romans entraînent le lecteur au cœur de ces chroniques politico-guerrières. Ciri apparaît alors comme une des protagonistes majeures et un enjeu de ces batailles sanguinaires qui dévastent le pays, avec un Geralt devenu son

protecteur dans le cadre du droit de surprise décrit dans « Une question de prix » (adaptée dans l'épisode « Des banquets, des bâtards et des obsèques », où Jaskier remplace le barde Drogodar). Cette nouvelle est particulièrement importante, car elle établit les fondations de l'ensemble de la saga à venir qui verra une guerre sans pitié opposer les royaumes du Nord à l'Empire de Nilfgaard, avec Ciri comme objet de toutes les convoitises.

Pour sa part, la série télévisée a fait le choix de mener en parallèle, les destinées du Sorceleur d'un côté et de Ciri de l'autre, auxquelles s'ajoutent rapidement celles de Yennefer. Cependant, ce parallélisme se révèle totalement faux et le téléspectateur s'en rend compte lors du dernier épisode de la saison découvrant que des événements présentés, en apparence, comme se déroulant en même temps, sont en réalité éloignés de plusieurs années. En effet, les divers quêtes de Geralt couvrent une période d'une trentaine d'années, alors que pour Yennefer, de son apprentissage jusqu'à sa rencontre avec le Sorceleur, c'est presque cinquante ans qui passent à toute allure et pour Ciri, de la chute de Cintra aux retrouvailles avec Geralt, ce ne sont que quelques mois. Ce choix scénaristique est plutôt étonnant car rien n'obligeait à jouer avec le temps sauf à tenter de copier l'œuvre originale, quitte à perturber le néophyte. À l'opposé de cette fidélité à la forme, les aficionados du Sorceleur pourraient être déçus de voir certains événements marquants de la genèse de Geralt omis ou écourtés pour laisser de la place à Yennefer et Ciri. On peut regretter également que l'étape de Brokilone, la forêt des Dryades, soit si brève, même s'il ne s'agit, normalement, que d'une première visite dans ces bois magiques et mystérieux.

S'il est inutile de passer au crible chacun des huit épisodes de *The Witcher*, le deuxième opus, intitulé « Quatre marks » est représentatif des choix de production et d'adaptation. En effet, la série télévisée s'appuie franchement sur

les textes de Sapkowski pour construire de façon plutôt convaincante les personnages de Geralt et de Ciri. Cependant, les nouvelles étant beaucoup plus chiches en ce qui concerne Yennefer, Lauren Schmidt Hissrich et ses scénaristes ont été contraints d'inventer des origines à la belle et mystérieuse sorcière. S'inspirant de la nouvelle « Le Bout du monde », mais empruntant divers éléments aux autres livres de la saga, cet épisode nous fait ainsi découvrir une Yennefer laide et bossue totalement absente de l'œuvre de Sapkowski où la sorcière aux cheveux noirs est réputée pour sa beauté. Fille bâtarde d'un paysan, naturellement douée pour la magie, cette Yennefer est repérée et achetée comme du bétail, pour la somme de « Quatre marks », par la magicienne Tissaia de Vries. La rectrice de l'académie d'Aretuza va alors transformer ce « petit porcelet » en une véritable magicienne. La série ajoute des origines elfiques au personnage et imagine le début de sa romance avec le jeune Isstred (vénérable sorcier de la nouvelle « Éclat de glace »). C'est dans ce même épisode qu'apparaît Jaskier. Le barde croise le sorceleur dans une auberge et s'accroche à ses basques tandis qu'il traque le « diable » qui pille les récoltes de paysans. Participant à quatre des huit opus de cette première saison de *The Witcher*, Jaskier apporte une dose d'insouciance et d'humour aux aventures du taciturne Geralt.

On peut constater que les scénaristes n'hésitent pas à puiser dans l'ensemble du corpus du Sorceleur pour créer ou développer des personnages pour la série. C'est ainsi le cas du doppler qui apparaît dans le cinquième épisode. Chargé par Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach (interprété par le comédien Eamon Farren) de traquer Ciri jusque dans les bois de Brokilone, ce métamorphe agressif s'inspire fort librement de Doudou alias Tellico Lunnngrevink Letorte, cet irritant et pourtant sympathique, doppler de la nouvelle « Le Feu éternel ».

En guise de conclusion, on peut dire que la série télévisée de Lauren Schmidt Hissrich a su capturer l'esprit du corpus de textes d'Andrej Sapkowski. Elle propose ainsi un Geralt de Riv totalement crédible, véritablement incarné par Henry Cavill. Il reste à voir si la production télévisuelle aura les moyens de mettre en images certaines des scènes de magie ou de batailles décrites dans les autres tomes de la saga et respectera l'ambiance très particulière des romans. En attendant de le découvrir sur le petit écran, on peut sans peine laisser place à l'imagination en lisant ou relisant cette intégrale du Sorcelleur.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

**Alexandra
SCHWARTZBROD**
***Les lumières de
Tel-Aviv***

Payot, « Rivages/ Noir »,
mars 2020, 300 p., 20 €

[langue : français]

Présenté comme un livre d'anticipation par un critique d'Europe 1, ce roman qui se situe dans un futur relativement proche porte en exergue une phrase très intéressante : « La littérature doit concilier les trois temps, le passé, le présent, le futur, autrement elle n'est qu'Histoire, journalisme ou science-fiction. » (L'écrivain israélien Aharon Appelfeld, *Dans le faisceau des vivants*, de Valérie Zenatti, 2018, L'Olivier).

Le futur est représenté ici par la prise du pouvoir en Israël par les Ultra-orthodoxes et la création du Grand Israël séparé de la région de Tel-Aviv par un mur. Côté Tel-Aviv, on cherche à retrouver l'esprit des débuts d'Israël. Les

Palestiniens ont été évacués dans des bus et les Russes se mêlent un peu de tout sauf de Religion. Quelques phrases jetées un peu « au hasard » règlent le sort du monde et ce n'est pas triste.

Pour ce qui est du présent, on le résumera à celui des personnages impliqués dans l'histoire, notamment Haïm, adjoint du premier ministre A. Golan, qui a fui à Tel-Aviv en emportant les plans concernant l'installation de drones tueurs chargés de surveiller le mur. On notera que sa décision a été prise plus pour des raisons d'orthodoxie religieuse qu'humanitaires.

Quant au Passé, il remonte au moins à la création d'Israël. Bien sûr il relie les personnages entre eux, et il parle de prières, et des pères fondateurs d'Israël.

Tous les personnages sont enfermés entre présent et futur et ne peuvent sortir de leur prison qu'en se libérant de leur passé. Ainsi après des années de relation sexuelle « orthodoxe », Haïm découvrira la sensualité ; Éli, policier sans arme, retrouvera son grand amour abandonné pour une idéologie ; Moussa, le petit Palestinien, découvrira la vie en faisant confiance. Tous, sauf les Russes, qui semblent des parasites parachutés uniquement préoccupés de violence et de pouvoir.

La force de ce roman est pour moi d'avoir su mêler violence (d'un côté comme de l'autre) et tendresse de manière crédible. Et sous couvert de notre attachement à tel ou tel personnage, de nous proposer de réfléchir.

—Noé Gaillard

*Science-Fiction & Essai***John SHIRLEY**
New TaboosPM Press,
« Outspoken Authors »,
juin 2013, 128 p., \$ 12.00

[langue : anglais]

John Shirley, écrivain et un temps chanteur de rock, est un fier précurseur du cyberpunk, avec un roman comme *City Come A'Walking*¹⁰. Il a, en son temps, aidé les grands éditeurs de SF à découvrir William Gibson. Puis il a mené une carrière diversifiée et toujours productive, qui l'a vu publier une trentaine de romans, mais aussi adapter en scénario de film une bande dessinée underground, et écrire les paroles de dix-huit chansons pour une incarnation tardive du Blue Öyster Cult. Il revient sur cette vie bien remplie — et sur nombre d'autres sujets — dans l'interview menée par Terry Bisson qui conclut ce mince volume.

Nous vous avons déjà parlé des livres analogues consacrés à Rudy Rucker¹¹ et Michael Blumlein¹². Celui-ci se distingue par le poids de la non-fiction : outre l'interview, on y lira « Why We Need Forty Years of Hell », qui propose une vision fort documentée du futur qui nous attend, un purgatoire plutôt qu'un enfer à proprement parler ; et « New Taboos », qui est un appel très politique à l'instauration par acceptation sociale des nouvelles valeurs dont nous aurions besoin : écologie et justice sociale, pour faire court.

Heureusement que le volume nous propose aussi un long récit de fiction, « A State of Imprisonment ». L'état en question, c'est l'Arizona, qui a été presque

entièrement rebâti en prison privée par une compagnie rapace, McCrue Corporation. Détenir des gens, c'est déjà aux USA notamment un business qu'on peut se faire confier par l'état. Lequel, trop content de s'être débarrassé de la corvée, a tendance à ne pas être regardant sur le suivi de la gestion. Shirley ne fait qu'extrapoler la tendance, avec sa vision cauchemardesque d'un état entièrement couvert de blocs de cellules, gardées en bonne partie par des robots qui n'hésitent pas à tuer les évadés. Pire encore : les libérations ne rapportant rien, la Statewide Prison s'ingénie à trouver des ficelles lui permettant de prolonger la détention de ses pensionnaires, et importe des prisonniers de pays du Tiers-Monde, aux tribunaux expéditifs, voire arbitraires. Quand aux détenus qui déplaisent aux gardiens (humains ou électroniques), leur sort est bien pire...

Faye Adullah est une journaliste indépendante décidée à attirer l'attention du public sur Statewide Prison. Mais une telle entreprise est fort dangereuse. Shirley nous offre une intrigue efficace, avec des moments de terreur menant à une conclusion mitigée, et des personnages secondaires qui ont tous leur intérêt. Un concentré d'énergie qui devrait plaire à ceux qui apprécient Roland Wagner ou Jack Womack.

—Pascal J. Thomas

10. Traduit en français sous le titre *La Ballade de City.s*

11. *Surfing the Gnarl*, chroniqué dans KWS n° 86, mars 2020.

12. *Thoreau's Microscope*, chroniqué dans ce numéro.

Science-Fiction

Bifrost n° 98

Revue dirigée par Olivier Girard

Le Béliar', mai 2020,

192 p., 11,90 €

[langue : français]

Avertissement liminaire : j'ai participé à ce numéro. On prendra donc avec un grain de sel tout le bien que je pourrais en dire.

Bifrost 98 continue de fournir un occasionnel plaisir aux vieux fans nostalgiques en consacrant son dossier à un auteur de l'Âge dit d'Or — il y avait eu Sturgeon dans le numéro 92¹³ et John W. Campbell dans le numéro 94¹⁴ auquel le présent dossier, consacré à A. E. van Vogt, fait inmanquablement écho, puisque Campbell fut son éditeur presque exclusif durant sa décennie de production géniale et débridée. Curieux dossier au demeurant, qui combine une pincée d'admiration et un guide de lecture se soldant par une opinion négative sur la plupart des ouvrages passés en revue. On touche au paradoxe van Vogt : on s'y plonge avec enthousiasme — selon l'âge auquel on le découvre ; on a souvent dit que l'âge d'or de la SF, c'est quinze ans — et quand on y réfléchit, on ne le supporte plus. Ce qui explique sans doute, mais seulement en partie, la courbe en cloche de sa popularité ; mais pourquoi est-elle retombée bien plus vite aux USA qu'en France ? Je ne sais toujours pas répondre à cette question. Quoiqu'il en soit, *Bifrost* remet un coup de projecteur sur l'auteur, ses forces et ses faiblesses.

À côté du dossier, une nouvelle classique de l'auteur, « Le Village enchanté », que l'on redécouvre avec intérêt ; elle est moins typique de son œuvre en ce sens qu'elle suit, plus sérieusement qu'il n'en avait coutume, le schéma canonique de la

nouvelle de SF qui offre une solution surprenante mais logique au problème qui se pose au protagoniste, soigneusement exposé au cours du récit. Et surtout un pastiche génial de Michel Pagel, « A la Recherche du Slan Perdu », un *mash-up* de Proust et van Vogt qui arrive à combiner l'un et l'autre pour une intrigue qui dépasse largement le jeu de mots du titre, et me rappelle des textes de Iain M. Banks ou Gene Wolfe.

Les autres nouvelles assurent très honnêtement. Franck Ferric et Thierry Di Rollo suivent la trajectoire vers la mort si appréciée par la SF française, le premier en y apportant la touche de modernité de la vidéo personnelle, le deuxième en accomplissant avec brio le job que l'on attend de lui (je crois, car ma connaissance de son œuvre est insuffisante). Vandana Singh, pour sa part, me déçoit par la situation convenue qu'elle met en scène, mais se rattrape par une fin qui parvient à être impressionnante sans être nécessairement surprenante.

On retrouve bien entendu les habituelles rubriques, scientifique avec Roland Lehoucq, les revues atomisées par Thomas Day, et l'abondante rubrique livres, servie par une tout aussi abondante équipe de chroniqueurs. C'est sa force et sa faiblesse : on a parfois l'impression que le jugement opéré sur les ouvrages dépendra plus de la personne à laquelle ils auront été attribués que de leurs qualités intrinsèques. Ce qui est sans gravité, car ils en disent souvent assez sur le livre pour que le lecteur puisse se faire un idée raisonnable de ses envies de découvertes.

—Pascal J. Thomas

13. Chroniqué dans *KWS* n° 84, avril 2019.

14. Chroniqué dans *KWS* n° 86, mars 2020.

Essai

Yellow Submarine

138

Revue dirigée par André-François Ruaud

Les Moutons Électriques,
décembre 2018, 464 p., 25 €

[langue : français]

Nous savions déjà que Les Moutons Électriques avaient entrepris une réédition raisonnée des œuvres de Roland Wagner. Ceux qui suivent l'actualité savent aussi qu'André-François Ruaud s'est attaché depuis plusieurs années à fouiller l'archive des documents — papier et électroniques — laissés par l'auteur lors de sa mort accidentelle en 2012. La tâche se révèle titanesque, et va continuer à donner lieu à des publications pendant des années (je l'espère). Un des fragments de ce projet éditorial est fourni par le dossier Roland C. Wagner qui occupe l'essentiel de ce numéro de *Yellow Submarine*, fort volume qui n'a plus grand chose en commun avec le mince fanzine photocopié des années 1980. Si ce n'est son capitaine, toujours vaillant ! Ce n'est que le premier d'une série : le troisième *Yellow Submarine* spécial Wagner vient tout juste de sortir.

Pour être juste, il faut mentionner les soixante dernières pages de ce numéro, un dossier « Langage de la fiction / fiction de la langue », qui rétrospectivement fait figure d'appendice incongru, surprenant, un peu comme les nouvelles qui paraissent en queue de volume des anciens *Galaxie-Bis* (pour ceux qui ont connu cette collection méritoire des années 1970). Il y a là une article de Xavier Mauméjean récapitulant la vie et l'œuvre d'un artiste-écrivain à la limite de la santé mentale, Henry Darger, qui est tellement extraordinaire que je n'ai pas su avant d'aller consulter Wikipedia s'il

s'agissait d'érudition fictive ou non. Merci pour la découverte de l'existence de ce fou littéraire. Le reste du dossier se compose d'articles théoriques qui me font penser qu'il y a sans doute de bonnes raisons pour que le projet de dossier complet ait finalement avorté. Mais qu'en sais-je. Revenons au plat de résistance de ce numéro.

Nul n'est prophète en son pays : à trop côtoyer les créateurs, on peut finir par négliger la grandeur de leur œuvre, ou par s'attacher à ses aspects mineurs. Ayant bien connu Roland, j'ai pu passer à côté de son talent — je sais qu'en 2011, *Rêves de Gloire* m'a pris totalement par surprise, alors que cela faisait dix ou quinze ans que j'entendais Roland parler d'uchronie algérienne et d'histoire alternative du rock psychédélique français.

On retrouvera dans ce volume le Wagner pilier excentrique du fandom français, avec son fanzine au titre jeuryen, *Garichankar*, et ses Microcons, avec ses articles humoristiques (pour le Cycle du Fandom, voir la réédition en volume paru aux éditions Armada¹⁵). On trouvera des photos et autres documents inédits. On trouvera surtout une trentaine d'entretiens qui couvrent toute la carrière de l'auteur, depuis les premières et sporadiques interviews autoproduites jusqu'à la rafale déclenchée par la parution de *Rêves de Gloire*. Les dernières sont parues de façon posthume ou restées inédites, et montrent que Wagner — ce qui peut décevoir — envisageait de revenir à une production dans sa veine précédente, avec peut-être un renouvellement des Futurs Mystères de Paris, et un space opera qu'il avait commencé à écrire (et dont un fragment devrait paraître dans un futur numéro de *Yellow Submarine*).

Wagner se livre beaucoup, sur la politique — souvent parce qu'on le lui demande, sur la musique (le rock psychédélique, et autre), sur la culture populaire en général. Et sur ses œuvres, qu'on les considère comme majeures

15. Chroniquée par Eric Vial dans *KWS* n° 77, février 2016.

(*Poupée aux Yeux Morts*, les *Rêves* susmentionnés, *L'Odysée de l'espèce...*) ou totalement mineures, comme les « Blade et Baker » écrits pour Jimmy Guieu sous le nom de plume transparent de Richard Wolfram. Si pour ceux qui connaissent Roland, ce regard sur l'auteur mène à reconsidérer l'œuvre, et à en découvrir les recoins, pour ceux qui ne connaissent pas assez, ce devrait être un puissant accélérateur de découverte, un exhausteur d'appétit de lecture. Et de relecture, car Wagner, sous ses dehors impulsifs et délirants, est un auteur aux intrigues très construites, qui pose des énigmes à ses lecteurs.

On m'objectera que la lecture suivie de trente interviews avec le même auteur sera indigeste, répétitive. Ce qui n'est pas faux. Je conseillerais de lire ce numéro de *Yellow* dans le désordre, avec des interruptions. Voire de le considérer comme un ouvrage de référence, à garder sur son étagère à côté d'autres, pour y revenir irrégulièrement, mené par le caprice du moment. Roland n'y aurait vu aucun inconvénient.

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s
Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :
nous consulter

Les numéros 1 à 85 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).